

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

L'Heureux, Jonathan, 1978-

Sous le feu des canons

(Jeune plume)

Comprend des réf. bibliogr.

Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 2-922976-06-8

1. Abraham, Bataille des Plaines d', 1759 - Romans, nouvelles, etc. pour la jeunesse. I. Titre. II. Collection: Jeune plume (Rosemère, Québec).

PS8623.H483S68 2006 jC843'.6 C2006-941037-2

PS9623.H483S68 2006

Direction de l'édition: Claudie Bugnon

Révision historique: Jacques Lacoursière

Illustrations intérieures: Jonathan L'Heureux

Couverture et mise en pages: Christine Mather

Correction d'épreuves: Isabelle Harrison

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200, Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450-621-2265 • Téléc.: 450-965-6689

joeycornu@qc.aira.com • www.joeycornu.com

© 2006, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 10: 2-922976-06-8 • ISBN 13: 978-2-922976-06-9

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples, les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2006:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Jonathan L'Heureux

Sous le feu des canons

JOEY CORNU
É D I T E U R

L'histoire du Québec, un incroyable feuilleton

Insolites furent les événements de Québec en 1759, époque où la France et l'Angleterre se faisaient la guerre. Montcalm et Wolfe finirent par s'affronter dans une impitoyable bataille sur les hauteurs d'Abraham. La ruse désespérée de l'un par nuit noire, la décision hâtive de l'autre au petit matin, leur mort à tous deux sur le champ de bataille, tout cela a nourri un folklore qui a transfiguré deux hommes faits de chair et de sang.

Par la reconstitution, l'amateur d'histoire peut revivre une époque où la patate était seulement bonne à nourrir les cochons et où la chemise de nuit servait le jour de sous-vêtement... Le Musée Stewart, qui a gracieusement permis la reproduction de l'image de la couverture (un détail de l'éampe intitulée *Battle of the plains of Abraham, September 13th, 1759*), présente plusieurs collections anciennes, des armes, des uniformes et des objets domestiques, entre autres. Il organise aussi des visites « dans le temps » au fort de l'Île Sainte-Hélène. Consultez le site Web du Musée :

<www.stewart-museum.org>

Pour faire durer cette rencontre avec l'Histoire, des suggestions de visites patrimoniales vous sont proposées par l'historien Jacques Lacoursière (pages 270 et 271). Vous y trouverez aussi des idées d'expéditions virtuelles.

Remerciements de l'auteur

À mes chers parents Lise et Gilles qui m'ont poussé à croire à la publication de mon roman.

À ma merveilleuse femme Sandra, car malgré les enfants qui nous demandent beaucoup d'énergie, elle m'a aidé jusqu'au bout dans la correction de mon œuvre, et sans qui le personnage de Katherine n'existerait pas.

À mes trois amours, Ève, Ann et Katherine pour m'avoir donné par leur présence la joie de vivre qui nourrit mon âme créative.

Merci également à Jocelyn Paquet qui m'a initié à l'histoire de la ville de Québec lors de nos promenades.

Et toute ma reconnaissance à Jacques Lacoursière pour m'avoir donné le privilège d'apprendre à travers lui et d'être révisé par lui.



Louis-Joseph de Montcalm

L'homme - Aristocrate avec un nom à tiroirs: Seigneur de Saint-Véran et de Candiac, de Tournemine, de Vestric, de Saint-Julien et d'Arpaon, etc. Né le 28 février 1712.

Curriculum - Onze batailles en Europe, cinq blessures; quatre victoires en Nouvelle-France. Paraît-il que le roi Louis XV a bien insisté pour qu'il prenne les commandes des armées françaises. S'il n'avait pas eu des problèmes d'argent, peut-être aurait-il préféré rester chez lui. Je devine son désir de repartir. Envisage-t-il une défaite?

Oui-dire - Il aime le bon vin et la compagnie des dames. On le dit honnête et brave. Il se querelle souvent avec le gouverneur de la Nouvelle-France pour des questions de stratégies. Certains prétendent qu'il convoite son poste. Alors, il reste?

Faiblesse - Défaitiste. Je me demande s'il peut vraiment sauver la colonie?

D.D.
24 juin

James Wolfe



L'homme - Fils de colonel, originaire de Westerham, en Angleterre. Issu de condition moyenne. A appris le français à Paris pendant un séjour de six mois en 1752. Né le 2 janvier 1727.

Curriculum - Reçoit sa première affectation dans la marine à l'âge de 14 ans. A participé à plusieurs batailles en Europe. On devine qu'il y aura bientôt expédition contre la Nouvelle-France et sa capitale, Québec. C'est le favori du ministre anglais pour commander les forces de terre.

Oui-dire - De santé fragile, et arrogant devant les tirs ennemis. J'ai entendu dire qu'il porte des guêtres comme ses soldats, à qui il donne un coup de main dans les gros travaux.

Faiblesse - Individualiste au point de se mettre à dos ses adjoints. Incendie les villages lorsque ses ennemis le mettent en colère.

D.D.
26 juin

Quelques notes sur la milice

Depuis les années 1600, les Français se sont associés aux Hurons et à d'autres tribus de la vallée du Saint-Laurent pour faire le commerce de la fourrure. Mais l'Angleterre s'est intéressée à cette exploitation et les Anglais ont fourni aux Cinq-Nations iroquoises des armes pour attaquer les colons français.

À cause du manque de soldats d'expérience, les Canadiens se sont organisés et ont appris à faire la guerre à la manière des Sauvages. Moi, je me souviens encore de Pierre Boucher.

Il a reçu une commission de capitaine en 1651 pour former une milice à Trois-Rivières, organiser des escouades et montrer aux hommes de 16 à 60 ans à tirer.

Boucher, il a vécu quatre ans chez les Indiens! C'est grâce à lui si d'autres colons comme moi ont eu le courage de s'installer au pays.

Aujourd'hui, être milicien est obligatoire... mais la milice pourra-t-elle protéger la Nouvelle-France?

D.D.
2 juillet

On dit que le Saint-Laurent est difficile d'accès aux Anglais... mais on prétend aussi que Louisbourg est imprenable.



Et pourtant, j'ai su que les nouvelles de l'Île Royale sont mauvaises...

D.D.
10 juillet



Chapitre un Adieu Louisbourg



Alice étendait son linge pendant un moment de répit franchement bienvenu. Ses oreilles bourdonnaient encore un peu de toutes ces déflagrations de bombes.

Cela faisait trente-huit jours que les Anglais canonnaient la forteresse de Louisbourg. La venue des renforts français quelques semaines plus tôt avait poussé des artisans, des notables et de riches propriétaires à fuir l'Île Royale. Certains avaient franchi toute l'Acadie pour remonter jusque sur la côte sud du Saint-Laurent. La jeune femme eut une pensée pour ses parents qui avaient entrepris le long périple.

Faute de trouver à se loger ailleurs, les médio-cres et les plus pauvres étaient restés. De toute façon, il fallait bien continuer de vaquer à ses besognes, disaient-ils, et quelqu'un devait veiller au grain pour nourrir la colonie l'hiver venu.

Et comment diable la forteresse aurait-elle pu tenir sans le boulanger, le forgeron ou le cabaretier?

Surtout le cabaretier, qui était aussi le barbier, chez qui les colons prenaient leur pinte de bière en discutant politique et en faisant des plans contre les Anglos. Une semaine plus tôt, le général de brigade Wolfe avait réussi à incendier plusieurs navires français et on se doutait qu'il préparait une attaque par voie de terre.

Mais en ce matin plus calme du 25 juillet 1758, des hommes étaient retournés travailler aux champs tandis que leurs femmes s'occupaient de la lessive au ruisseau proche. Alice y avait emmené son fils pour qu'il se dégourdisse les jambes. Rester enfermé des jours entiers de peur que le ciel ne vous tombe sur la tête, c'était difficile pour les enfants. Eux, ce n'était pas de prier qui les intéressait, mais bien d'attacher une casserole à la queue d'un chat ou de creuser un trou devant la porte du voisin pour qu'il tombe dedans...

Alice posa des yeux tristes sur les planches fracturées de sa demeure, réparées avec une maçonnerie de moins en moins discrète. Partout des charpentes noircies et des murs écroulés rappelaient que la France et l'Angleterre se faisaient la guerre, se disputaient les ressources de l'Amérique du Nord, le commerce des fourrures et l'accès au Saint-Laurent, porte de la Nouvelle-France. Louisbourg était la clé de cette porte.

Et si par hasard on fermait les yeux pour

oublier le conflit, le vent se chargeait de ramener l'odeur des cadavres ensevelis à la hâte dans la ville.

Un coup de canon retentit et Alice frissonna de peur. Deux autres coups suivirent. C'était Madame Drucour, la femme du gouverneur de Louisbourg, qui sortait vers sept heures chaque matin, grimpait aux remparts et tirait trois coups de canon. La bombardière, comme on l'appelait affectueusement, remontait ainsi le moral de ses troupes. Si une femme savait tenir tête aux Anglais, les hommes se devaient d'en faire autant! Même le général Amherst, ennemi juré des Louisbourgeois, avait souligné le courage de la femme en lui faisant porter en cadeau un précieux ananas. Les commères avaient dit qu'elle en avait rougi sous les dentelles de son bonnet.

« Cette accalmie ne présage rien de bon », pensa Alice. Elle regarda son petit blondinet de fils assis par terre: Antoine dessinait des formes dans les crevasses de la rue avec des cailloux, au lieu d'aller se chamailler avec les gamins de son âge. Un enfant bien solitaire, s'était inquiété son père.

« Mais c'est un enfant pacifique, tu devrais plutôt t'en réjouir! » Alice se souvint des mots qu'elle avait dits à Richard quelques jours plus tôt. Elle aurait voulu rassurer son mari, lui qui avait la violence en sainte horreur.

Richard Lereau était bien loin de 1749, quand il

voulait tuer tous les Indiens. Quelques années plus tôt, il était venu s'installer en Nouvelle-France avec ses parents. Son père, qui avait quitté l'armée française, avait promis à sa femme et à son fils une vie de découvertes et de fortune. Mais l'enchantement du Nouveau Monde s'était rompu le jour où des Abénakis avaient tué Pierre et Josette Lereau, établis sur la rivière Saint-Jean, pour quelques verroteries scintillantes, deux ou trois flacons de rhum et des chevelures blondes, un trophée très prisé.

C'était ça, la Nouvelle-France. On pouvait tout gagner ou tout perdre. Du reste, nombre d'autochtones ne toléraient plus de voir les colons européens envahir effrontément leurs territoires. Les Abénakis s'étaient montrés particulièrement déçus des Français; l'allié avait cédé leurs terres à l'Angleterre, pour conclure le traité d'Utrecht de 1713 et acheter la paix avec les Anglais.

Toujours est-il que Richard avait trouvé refuge dans la forêt, y survivant de girolles, de miel et d'airelles, jusqu'à ce qu'un commerçant allemand de Louisbourg lui porte secours. C'est ainsi que l'orphelin alors âgé de onze ans avait été confié à la famille d'Alice Lussier.

— Mon Dieu, que notre adolescence me semble loin... soupira Alice.

Elle sourit aux beaux jours où la puberté les

avait rapprochés, elle et son beau Français. Sans doute que ce rôle de demi-frère le rendait inconfortable, car à quinze ans, il était parti à Trois-Rivières avec un marchand itinérant. Il voulait s'engager dans la milice trifluvienne, qu'on disait la plus active de toute la Nouvelle-France. Deux ans plus tard, il était revenu à Louisbourg, physiquement et moralement fort.

« Il est revenu pour moi », pensa-t-elle encore en souriant. La jeune femme laissa ses souvenirs l'emporter jusque sur la grève où elle et Richard avaient admiré des couchers de soleil sur les vagues déferlantes de l'Atlantique. Alors qu'ils pensaient vivre leur idylle avec discrétion, tout Louisbourg colportait. Jusqu'au curé qui s'en était mêlé, promettant les flammes de l'enfer à ceux qui contrevenaient aux bonnes mœurs. Le père Lussier fut donc soulagé lorsque Richard fit sa demande en mariage.

Richard Lereau s'était révélé aussi adroit avec des outils qu'avec des armes. Il avait appris le métier de menuisier auprès de son beau-père et ses services étaient maintenant prisés dans la région. Il ne maniait plus le fusil que durant les pratiques obligatoires de la milice chaque été, mais la guerre l'avait quand même rattrapé. Comme tout le monde.

Alice fut tirée de sa rêverie par la fraîcheur d'un

baiser sur la nuque. Elle se retourna en riant et posa les bras autour du cou de son époux.

C'était ces yeux-là, verts comme ceux d'un chat, qui l'avaient conquis, pensa Richard en contemplant le doux visage d'Alice, encadré d'une coiffe blanche toute simple. En ces jours assombris par le spectre d'une défaite, elle était sa lumière à lui. Car depuis que juin avait fait germer d'immenses flottes anglaises sur l'océan, il n'avait cessé de s'inquiéter, les cauchemars de la nuit le jetant même à bas de la couchette familiale.

— Je n'ai droit qu'à un seul baiser? dit-elle.

— Rien ne me plairait davantage que de t'en donner encore mille, mais je dois partir... sinon il nous faudra vendre tes bijoux pour vivre!

Elle rit de bon cœur en touchant la croix d'étain qu'elle portait au cou, collier que Richard avait orné de billes d'érable polies, ce qui avait d'ailleurs beaucoup fâché monsieur le curé. Résignée, elle lui lâcha la main pour reprendre sa corvée de linge.

— Le pont de la rivière Mira n'attendra pas. Je serai de retour demain en fin de journée.

Sur ces mots, il s'approcha doucement de son fils, accroupi dans la poussière et absorbé par son travail. Profitant de l'effet de surprise, Richard se jeta sur lui en rugissant. Le garçonnet se cramponna à la jambe de son père, mi-effrayé

mi-amusé, et ils tombèrent tous les deux dans un grand éclat de rire.

— À quoi tu joues, fiston? demanda-t-il, intrigué par les dessins sur le sol.

— Je fais une épée! répondit le petit.

— Tu n'aimerais pas mieux avoir une autre épée en bois pour t'amuser avec tes camarades?

— Non, ils sont méchants. Samuel dit que tu es un lâche et que tu vas partir sans nous.

Samuel était un bambin malfaisant, plus fort et plus grand que les autres, qui compensait peut-être son bégaiement en terrorisant les plus petits.

— Samuel dit aussi que son frère le plus vieux, il est un vrai héros de guerre. Il est mort en se battant pour le roi de France. C'est qui, le roi de France?

La question était posée avec tant de candeur que c'en était presque drôle.

— Le frère de Samuel est mort, en effet, et c'est bien dommage. En vérité, il est tombé dans un ravin et s'est brisé le cou. Il n'y avait aucun combat. S'il avait juste regardé devant lui au lieu de rire des autres...

Richard secoua la tête pour chasser cette vision qui se reformait dans sa mémoire. Une bande de miliciens encore verts de leurs seize ans; ils avaient bu pour oublier l'horreur d'un petit village où les colons avaient été scalpés. Et par des Anglais, en

plus. Il souleva le bambin et le serra contre son cœur avant de l'asseoir sur ses épaules.

— Demain, à mon retour, je te fabriquerai une épée. Tu iras jouer avec tes copains et ils verront qui est le plus fort!

— Et tu me montreras à m'en servir? demanda le petit homme, en passant ses doigts dans la tignasse blonde de son père nouée en queue de cheval.

Richard inspira un grand coup, désolé d'avoir à faire ce genre de promesse à son fils.

— Demain, je te montrerai à être redoutable comme un ours!

Jetant un dernier regard aux cailloux étalés, il déposa le garçon et lui fit signe de dépoussiérer sa culotte comme il le faisait lui-même.

— Maintenant, tu aides ta mère à étendre le linge, ajouta-t-il.

— Mais papa! se lamenta Antoine.

— Si tu veux être un bon capitaine, tu dois pouvoir tout faire, même la lessive! Un soldat lave son linge et sa gamelle.

— Pars maintenant, mais sois prudent, et reviens vite, insista Alice.

Richard enfourcha son cheval et décocha un sourire forcé à sa femme. L'équipe d'ouvriers quitta Louisbourg quelques minutes plus tard, dans les derniers voiles humides du matin,

longeant discrètement la rive, traversant les vasières jusqu'au couvert de la forêt.

Sa tâche achevée, Alice eut une pensée pour son mari qui, sans doute déjà loin, goûtait un moment de liberté relative. Elle décida d'emmener son fils sur la place du marché où il pourrait courir à sa guise, pendant qu'elle achèterait un morceau de gibier et des oignons.

Des voisins étaient en grande conversation, commentant les nouvelles rapportées par la Gazette d'Halifax. Alice s'apprêtait à les saluer lorsqu'un grondement sourd se fit entendre. Tout le monde se consulta du regard, effrayé.

Le silence matinal n'avait-il été qu'un prélude à de nouvelles manœuvres? Une ruse pour faire sortir les gens de chez eux? Comme si cette seule pensée avait déclenché la fin du monde, une pluie de boulets se mit à siffler. Puis une succession d'explosions retentirent et le sol trembla.

— Antoine!

Le feu aux joues, Alice cherchait son fils en hurlant son nom entre deux vacarmes. Un boulet éclata non loin d'elle, projetant un nuage aveuglant de terre et de fumée. Elle se décoiffa rapidement et mit le bonnet sur ses narines. Au même moment, elle sentit quelque chose agripper son tablier.

— Dieu soit loué!

Antoine pleurait dans sa jupe. Elle le prit à bras-le-corps et courut au milieu des débris et des corps inertes, certains méconnaissables. De toute façon, il n'était plus question de secourir qui-conque, mieux valait se précipiter à l'église.

Une autre explosion lui barra violemment la route. Elle trébucha, roulant par-dessus son précieux trésor. Du sang coulait abondamment de ses genoux sous sa jupe déchirée. Ses paumes brûlaient, ses yeux aussi. Elle avait perdu un sabot. Des hurlements à côté d'elle la firent tressaillir. Tant pis pour le sabot. Où était Antoine?

Elle se remémora les mots de son père lorsqu'il avait quitté la ville en juin. « Si Louisbourg tombe, l'Île Royale ne pourra plus garder la porte du Saint-Laurent contre les Anglais. La veine menant au cœur de la Nouvelle-France sera ouverte. Partez avec nous, il n'y a pas d'espoir ici. »

Alice cherchait son enfant à tâtons quand une puissante déflagration la renversa de nouveau, juste à côté d'un corps. C'était celui d'Antoine, inerte. Elle implora Dieu de lui donner la force de trouver refuge. Avec peine, elle s'agenouilla, prit son petit qu'elle enveloppa de son tablier, et tenta une nouvelle avancée. Devant elle s'élevait un rideau de sable, peignant d'un flou irréel les soldats français qui tombaient des fortifications, qui agonisaient dans des convulsions horribles.

À bout de force, elle se remit à marcher en prenant appui contre un mur de maison. Un long sifflement se fit entendre et elle eut l'impression qu'il hurlait son nom.

Le projectile tomba tout proche, la souffla loin du cratère qu'il venait de creuser. Alice se tordit de douleur, sentit le sang lui noyer la bouche. Avait-elle encore ses bras et ses jambes? Elle n'en était plus certaine. En appui sur un coude, elle parvint à ramper. Il était là, son bambin, la tête entre deux pierres, étendu dans une mare de sang. « Non, pas son sang, il est si petit encore... » Elle le souleva avec peine et le déposa sur sa poitrine, puis fit une dernière prière pour le salut de son époux.



L'équipe de Victor Prévost travaillait depuis quelques heures déjà. Quatre paires de bras vaillants suffisaient tout juste à installer deux nouveaux piliers à la structure du pont.

Ici, on pouvait presque oublier la guerre; il n'y avait que le chant des oiseaux et les rayons du soleil zébrant l'épais feuillage où les ouvriers se réfugiaient à l'occasion, malgré les mouches, pour se rafraîchir un peu. Un jour, un autochtone avait dit à Richard que les faisceaux de lumière qui pénétraient la forêt étaient des esprits célestes

venus libérer les âmes prisonnières. Il se demanda de quoi avait l'air la vie en Amérique avant l'arrivée des Européens.

Le premier pilier était presque en place. Les pieds dans les remous, les jumeaux Bouchard s'acharnaient à le pousser en position verticale, pendant que Victor actionnait le système de poulies.

— Allez, les Bouchard! Faudrait pas juste forcer du nez! lança Victor à la blague.

L'un des jumeaux jura, l'autre rigola, et Richard commença à fixer le madrier au tablier.

Victor Prévost était un bon contremaître. Toujours prêt à se relever les manches le premier, il savait tirer le meilleur de ses hommes. Il faisait de la belle ouvrage, disait-on dans toute l'île. D'ailleurs, le gouverneur lui avait confié plusieurs travaux d'aménagement de la forteresse, de même que des constructions que l'on offrait aux alliés autochtones pour maintenir une bonne entente territoriale.

Les quatre hommes respirèrent un coup: l'arrimage du premier pilier était réussi. Le deuxième fut plus facile et, après avoir avalé un quignon de pain et un peu de fromage, il resta aux ouvriers à poser de nouvelles solives et des planches.

Quand le soleil tomba, Victor sortit une tasse d'étain et une cruche de vin. Les hommes se

détendirent, partageant la tasse et quelques bonnes blagues. Richard n'était pas très porté sur la boisson et quant aux anecdotes, il en avait peu dans sa sacoche. De toute façon, ses pensées couraient vers la femme et le fils qui l'attendaient à Louisbourg et qu'il espérait en sécurité.

Pressé de quitter le chantier, il avait déjà empaqueté ses effets personnels. C'était tout juste si son cheval n'était pas sellé. Ses compagnons en profitèrent pour se moquer un peu de lui.

—Ah! ces jeunes mariés! Toujours hâte de revenir à la maison, lança Victor en buvant une grande rasade.

—Dans dix ans, tu démoliras toi-même le pont pour gagner quelques jours de liberté! renchérit l'un des jumeaux, dont les disputes conjugales étaient célèbres au village.

Les trois hommes éclatèrent de rire, déjà bien déridés par l'alcool.

—Je ne me lasserai jamais d'Alice! Chaque matin, je la regarderai comme au premier jour, et chaque réveil sera le plus beau...

Les autres pouffèrent, amusés par les élans poétiques du jeune ouvrier qui haussa les épaules et se leva pour vérifier de nouveau l'état de son bagage.



Le matin du 26 juillet, le gouverneur Drucour fit hisser le drapeau blanc et demanda à négocier la capitulation de Louisbourg. Il espérait éviter que les civils ne soient victimes d'assauts sauvages si les Anglais prenaient la ville, ce qui n'était plus qu'une question de jours.

Amherst exigea que l'armée française rende ses armes et ses drapeaux, mais promit de discipliner ses troupes. Quelques tuniques rouges se livrèrent quand même à piller et à violer loin des regards de leurs supérieurs. Il y en eut même un qui, pendant qu'il achevait d'un coup de baïonnette un paysan agonisant, remarqua les jambes dénudées d'Alice. Elle avait l'air d'une poupée au milieu de tous ces débris. Il fit rouler le petit corps d'enfant posé sur elle et ouvrit son corsage de la pointe de sa lame. Il n'y avait pas de mal à se rincer l'œil, pensa-t-il.



—Que se passe-t-il, mon gars? Tu m'as l'air préoccupé depuis ce matin.

Victor et ses hommes cheminaient depuis quelques heures déjà, et Richard affichait une bien mauvaise mine.

—J'ai eu une conversation avec mon garçon avant de quitter hier... il craint que je l'abandonne.

—Il a peur, c'est tout, rétorqua Victor. Et il y en

a de plus endurcis qui craignent pareillement.

—Comment Antoine pourrait-il comprendre ce qui se passe? Les Français tuent des Indiens et des Anglais, les Anglais tuent des Français et des Indiens, des Indiens tuent des Français, des Anglais et d'autres Indiens... Des centaines d'enfants sont orphelins, des familles sont ravagées... C'était déjà assez dur de se battre contre le froid, le scorbut et la petite vérole!

—Difficile en effet pour un enfant de comprendre la guerre, avoua Victor. Et tous ces jeux de conquêtes commandés à distance... Le peuple a peur, il a faim, il est confus! Personne ne sait plus s'il faut sauver le Canada ou le laisser aux Anglois. On nous rebat les oreilles qu'il faut préserver les possessions du roi, et on sait comment les gouvernements nous échangent comme des cartes, conclut Victor en maugréant.

Le reste du voyage se fit presque dans le silence, chacun perdu dans la beauté de la forêt et les effluves de sapin et de menthe sauvage. Le soleil déclinait lorsque les crêtes de Louisbourg se révélèrent au loin.

—Tiens, c'est silencieux. Les Anglois ont décidé de se mutiner et de rentrer chez eux... lança à la rigolade un des jumeaux.

Mais lorsque les ouvriers parvinrent au sommet d'une autre colline, retrouvant la forteresse dans

leur champ de vision, ils virent des mouvements de troupes. Des Rouges qui bougeaient par milliers.

Pour les hommes de Victor, la consternation tomba comme un froid d'hiver. Des colonnes de fumée noire grimpaient de l'intérieur des murs.

—Mon Dieu, Alice... Antoine!

—Capitulation, laissa tomber Victor en pointant du doigt le pavillon blanc. On n'aurait rien pu faire même si on était restés. Surtout, garde ton calme, Richard, ta famille va bien. Pour ceux qui veulent rebrousser chemin, je crois que c'est le moment, dit-il à l'intention des deux autres.

Personne ne broncha. La troupe se présenta aux sentinelles, mains levées, et on lui confisqua aussitôt dagues, fusils, outils et chevaux.



Il ne restait de l'habitation des Lereau que des ruines fumantes. L'inquiétude submergea Richard comme un raz-de-marée. Chaque seconde qui passait sans qu'il retrouve sa femme et son fils, un pressentiment obscur gagnait du terrain.

—Alice! hurla-t-il à pleins poumons.

La vieille guérisseuse qui logeait à trois maisons de lui montra une bâtisse du doigt. Il y avait là, contre un mur noirci, des corps

ensanglantés et mutilés, et deux hommes qui s'affairaient à les charger dans une charrette. Richard se trouva pris de nausée. Un bout de tablier aux couleurs familières flottait dans la brise, comme un fanion. Il s'y précipita, le cœur cognant dans sa poitrine, trébucha, tomba juste à côté d'une tête aux cheveux châains mêlés de sang. Alice! c'était Alice! Et dans les larmes brûlantes qui lui montaient aux yeux, l'image trouble du petit corps brisé d'Antoine se dessina.

—Noooooonnnn! Seigneur Dieu, non!

Le cri de Richard fit écho dans toute la ville. Il n'avait pas hurlé sa douleur lors du massacre de ses parents, de peur d'être découvert et scalpé à son tour, mais aujourd'hui, plus rien ne lui importait. Ses mains tremblaient alors qu'il tentait de refermer le corsage de son épouse.

L'un des deux charretiers, qui connaissait bien le dévouement de Lereau à sa famille, posa une main compatissante sur l'épaule du malheureux qui pleura jusqu'au coucher du soleil, refusant fermement qu'on emmène les corps.

Par chance, Victor avait retrouvé son ami avant le couvre-feu. Il l'avait hébergé dans un recoin encore habitable de sa demeure, lui et quelques ouvriers de sa connaissance également à la rue. Richard ne vit même pas le bol de soupe posé devant lui.

—Tu devrais manger un peu, avait recommandé l'épouse Prévost, Dieu seul sait si demain nous aurons du pain!

Mais son ventre était moins creux que son âme.

Au matin, la désolation des visages dans ce champ de ruines contrastait avec l'efficacité de l'organisation anglaise. Des soldats français aidèrent les villageois à creuser des fosses près de l'église.

Le jeune menuisier contemplait la scène, muet et paralysé. Inquiet pour lui, Victor épiait son jeune ami. La veille, il l'avait surpris dans les décombres de son logis, en train de réparer avec les moyens du bord le lit familial, allant jusqu'à réinstaller le matelas éventré qui perdait ses plumes au vent. Un peu plus tôt, il avait même tenté de récupérer les corps à l'église, mais la femme Prévost l'en avait dissuadé, lui expliquant qu'elle devait les nettoyer avant le service. Richard frisait la déraison, avait-elle confié à son mari. «Les gens meurent et c'est comme ça. Mais ton ami, lui, il est en train d'en faire une maladie. Méfie-toi qu'il nous attire des ennuis.»

Enveloppés d'un linceul de toile, les défunts avaient été descendus dans la tombe et le prêtre, qui avait reçu la consigne d'économiser ses mots, se contenta de dire que seul Dieu pouvait punir. Mais qui comprenait les subtilités du français

devinait le message de révolte qui couvait sous ces paroles.

La cérémonie fut courte, on jeta des pelletées de terre sur les morts et les silhouettes des deux êtres aimés s'évanouirent avec la prière. Il ne resta d'Alice que le collier de billes que Richard portait au cou.

— Allez viens, je te ramène chez moi.

Victor entraîna Richard silencieusement dans les rues grouillantes de soldats anglais.

Les deux hommes longèrent une tente dressée sur la place publique. Un haut gradé en tunique écarlate y écrivait une lettre, marmonnant pour lui-même. Ce grand rouquin aux cheveux tirés et attachés sur la nuque avec un ruban devait être Wolfe en personne, à en croire les descriptions qui avaient circulé chez les Louisbourgeois. Richard se planta à quelques pieds, assez près pour l'entendre réciter ce que sa plume griffonnait.

« Ici les choses vont rondement, chère maman. Nous venons de prendre Louisbourg, ce qui nous ouvre l'accès à la terre d'Amérique. Le roi George sera content, et j'espère aussi mériter la fierté de père. J'aurais cependant besoin d'argent pour... »

Wolfe arrêta sa plume, sentant la lourdeur d'un regard peser sur lui. À trois pas, se tenait un jeune habitant au teint hâlé sous ses cheveux blond filasse défaits, un air d'arrogance peint sur le

visage. L'officier appela sa garde, mais Victor réagit aussitôt, agrippant Richard par la manche.

— *I beg your pardon, Sir.* Mon ami n'est pas bien, sa femme vient de mourir... excusez-le.

— Tu tiens vraiment à nous faire tuer! souffla-t-il à son jeune ami une fois à bonne distance.

Voyant les deux hommes passer leur chemin, l'officier fit signe aux soldats d'oublier l'intrusion.

— Laissez tomber... Rien que des paysans...



Quelques feux de camp dans les décombres jetaient une morne lueur dans les rues. Richard marchait comme un loup, longeant les carcasses des maisons, aux aguets comme s'il flairait une proie. Avec la vengeance pour seule idée, il était retourné sur les gravats de sa demeure.

Au prix de nombreux efforts pour rester discret, il avait réussi à extirper de sous les planches un vieux coffre d'où il avait finalement tiré une épée.

Combien de temps était-il resté ainsi à admirer le fil de la lame scintiller dans la pénombre, il ne le savait pas, mais dans la maison d'en face, ouverte aux quatre vents par les trous de bombe, on l'observait et on chuchotait.

— Allons, Lereau, qu'est-ce que tu fabriques?

Que veux-tu faire?

— J'ai un compte à régler...

« Samuel a dit que tu es un lâche et que tu vas partir sans nous. » Les paroles du garçon lui revinrent en mémoire et il se demanda ce que le petit avait pensé de son père quand il était mort en son absence. Oui, Richard était parti sans eux...

— Et tu vas réussir là où une armée entière de Français a échoué? Laisse tomber, je te dis. Le chagrin t'a fêlé l'esprit.

Richard ne répondit rien, se contentant de se fondre dans l'ombre, et la voix se tut.

Non loin, le bruit de pas cadencés se rapprocha, un détachement d'Anglais, sans doute à la recherche de Louisbourgeois assez fous pour contrevenir au couvre-feu.

La lumière d'un falot apparut à l'angle de la rue et révéla la présence du menuisier, une épée à la main.

— Encore toi! cria l'officier, reconnaissant le colon que Wolfe avait failli appréhender l'après-midi même. Ne bouge plus, tu es aux arrêts!

Se moquant bien de l'avertissement, Richard les défia.

— Si je ne peux pas tuer Wolfe ici, je le ferai ailleurs. Il ne paie rien pour attendre!

Avec une agilité surprenante, le jeune homme disparut dans l'ombre des ruines, son pas de

course s'étouffant peu à peu.

Au matin, le brigadier Wolfe fut prévenu que l'un de ses soldats avait été retrouvé la gorge tranchée, dépossédé de son uniforme et de son mousquet. Et pendant que l'on avait fouillé les maisons à la recherche du fuyard, celui-ci avait poussé l'audace jusqu'à voler un cheval. Mais pas n'importe lequel; la monture que le commandant s'était justement appropriée.

Chapitre deux La longue traversée



Par moments, la lune se cachait derrière un défilé de nuages et Richard Lereau perdait le sentier de vue. Le martèlement monotone des sabots sur la terre battue lui rappelait alors qu'il avançait depuis des jours entiers, écrasé par le poids de son malheur.

Une bourrasque soudaine le sortit de sa torpeur, et le concert des grattements et des piailllements nocturnes emplit de nouveau ses oreilles. S'était-il endormi? Sans doute, ballotté comme il était sur sa selle, perdu comme une bouteille à la mer.

Depuis combien de jours il voyageait ainsi, il n'aurait pu le dire tant la notion du temps l'avait quitté. Après son exil de l'Île Royale en barge, voyage qui lui avait coûté l'uniforme militaire volé – «un beau trophée» avait ricané le marin – il avait rejoint l'intérieur des terres. Puis, il avait pris la direction du nord, vers le fleuve Saint-Laurent, avec l'idée plus ou moins précise d'aller jusqu'à Cacouna pour informer ses beaux-parents de la

mauvaise fortune d'Alice et d'Antoine. Une triste solitude avait remplacé l'odeur si attachante de l'océan.

Sa faim, il l'avait mâtée grâce à quelques bols de soupe et bouts de pain offerts dans les bourgades où il s'arrêtait, en échange des nouvelles de Louisbourg. Beaucoup avaient pleuré en apprenant la capitulation française. La plupart des jeunes hommes n'avaient qu'une hâte, celle de monter aux barricades ou de tendre des embuscades à ces saletés d'envahisseurs. Les gens se demandaient si les Anglais allaient remonter dès lors le littoral et pénétrer dans le fleuve, mais les plus âgés affirmaient que la saison était trop avancée et qu'ils reviendraient au printemps, encore plus nombreux. Dans un cas comme dans l'autre, l'avenir était sombre.

La traversée de l'Acadie lui avait paru interminable. Tant qu'il avait longé la rivière aux deux cent vingt-deux rapides, le courant l'avait nourri et gardé éveillé, mais il avait bien failli tomber à quelques reprises sous les coups des casse-tête indiens. Il avait beau être habile avec un couteau, tuer pour survivre lui répugnait profondément. C'était un acte réflexe, et il essayait de se donner bonne conscience.

Preuve du temps qui s'était écoulé depuis sa fuite, un bon mois sans doute, l'automne avait

annoncé ses couleurs. Mais ce matin, il avait enfin émergé aux abords du Saint-Laurent. Le spectacle d'un fleuve vaste comme l'océan l'avait frappé au cœur, ravivant cruellement le souvenir des êtres disparus.

Tentant de chasser sa tristesse, il se motiva à l'idée que Rimouski se trouvait à moins de dix lieues à l'ouest.

Et les heures s'étaient égrenées dans le vent, et le chemin éternisé. Le soir était tombé dans un froid qui avait fini par le transpercer.

Tout à coup, le fracas d'un éboulement lui fouetta les sangs. S'était-il assoupi de nouveau, se rapprochant du bord d'une falaise? Il lui fallait bien admettre qu'il arrivait au bout du rouleau, tout comme le cheval de Wolfe. Il ricana pour lui-même à l'idée d'avoir pu humilier l'artisan de sa douleur.

D'autres pierres tombèrent en éclatant. Cette fois, il n'avait plus de doute, il serrait de trop près l'escarpement. En écarquillant les yeux à la faveur de la lune diffuse, il repéra les lieux. Il longeait bien une frange de terre déchiquetée. S'éloigner enfin... Mais l'esprit en délire et le ventre vide, la respiration de la marée le tenait sous son pouvoir hypnotique.

La bête eut quelques soubresauts et provoqua un nouvel éboulement qui l'affola davantage, obligeant

Richard à s'accrocher au pommeau pour éviter d'être désarçonné. Alors qu'il descendait de selle, le sol se défila pour de bon, entraînant monture et cavalier dans une glissade vertigineuse. Vite! Il fallait dégager son pied de l'étrier. En vain; l'élan était irrésistible.

À mesure qu'il dévalait la pente, de violents cahots lui brisaient le dos, et il lui semblait que les roches et les arbrisseaux lui perçaient la peau à travers sa chemise. Des hennissements affreux retentissaient. Puis, il se sentit buter contre la bête et finir brutalement sa course au pied du fleuve, la face dans des galets gluants de varech.

Soudain, pris de convulsions, Richard cracha de la terre et du sang. Il roula lentement son corps meurtri et se retrouva sur le dos, à contempler le ciel et ses lumières tremblotantes.

Ses côtes le lancinaient, la chair à vif de son corps brûlait, et le goût du sang lui emplissait la bouche. Mais il pouvait encore bouger les membres, signe qu'il n'était pas gravement blessé.

Il se sentit déserté de tout désir et, les yeux fermés, laissa les minutes s'écouler, comme en attente d'un événement. Mais Dieu avait dû l'abandonner. Il se hissa enfin sur un coude, et devina, dans l'éclairage laiteux de la lune, les contours d'une masse claire à flanc d'escarpement, une masse agitée de tressaillements. La

bête avait dû s'empaler sur un moignon d'arbre et agonisait. Il fut pris d'un spasme qui ressemblait à l'envie de vomir, et détourna la tête. Comme son épée n'était plus à son épaule, il se demandait comment achever l'animal; mais celui-ci rendit un dernier souffle.

Pris de panique, le jeune homme mit la main à son cou... Heureusement, le collier de billes y était toujours.



Richard Lereau marchait depuis près d'une heure, chacun de ses pas lui arrachant une grimace. Ses pensées tournaient toutes autour de l'envie de dormir. Il aurait voulu s'allonger et sombrer dans le sommeil, mais son instinct lui dictait de continuer, ou il ne se relèverait plus.

C'est alors qu'il entendit un murmure inattendu au milieu du néant apparent: on aurait dit des rires. Il tendit l'oreille. Le vent avait-il chatouillé le feuillage? «Je délire de fatigue.»

Une seconde vague d'éclats de voix vint le surprendre alors qu'il se résignait à se coucher au pied d'un arbre. Aucun doute, il s'agissait bien de cris et de chants, portés par une musique discordante. Attisé par la faim, la fatigue et le poids de sa solitude, il se dirigea vers la source de

l'étrange cacophonie.

Devant lui se dessinaient quelques maisons, dont une vaste cabane en colombages, un cabaret, à en juger par la petite enseigne garnie d'une couronne d'épinette. Une cheminée crachait une fumée invitante. La musique lui parvenait maintenant plus clairement, mélodie dissonante jouée sur un orgue désaccordé et accompagnée par les rires gras d'hommes pris de boisson.

Au moment où le jeune Louisbourgeois poussa la porte, poussiéreux et ensanglanté, la musique, les rires et les conversations s'arrêtèrent net. Les clients contemplaient l'étranger, mal en point, un mort vivant à en juger par les mines éberluées.

Richard salua la femme aubergiste de la tête et se dirigea vers le comptoir. Les fesses encore endolories d'avoir tant chevauché, il se hissa lentement sur un tabouret et demanda à boire. Sa propre voix lui semblait venir d'un autre monde. Il s'éclaircit la gorge, toussa une bouffée de poussière et ajouta qu'il mangerait bien quelque chose aussi. La propriétaire, une femme corpulente aux dents rares, déposa devant son client un verre d'eau-de-vie et un bout de pain à y tremper.

—C'est tout ce qu'on a, désolée l'ami, lâcha-t-elle d'une voix indifférente. Je ferme bientôt.

Les malheurs d'un inconnu n'étaient pas pour l'attendrir. Elle avait dû se faire la réflexion que si

le passant n'avait pas un sou, le bout de pain ne ruinerait pas l'établissement.

Satisfait d'avoir de quoi se reconstituer un peu, Richard la remercia. Il fit glisser quelques deniers sur le comptoir et ne prit qu'un bref moment pour engloutir son morceau de pain et le contenu de son gobelet. L'alcool lui brûla les lèvres.

— T'es-tu fait attaquer par des Indiens, l'ami? lança une voix du fond de la salle.

L'interpellé en avait trop sur le cœur pour répondre. Il se contenta d'éconduire la question d'un geste de la main, sans même se retourner.

L'organiste entonna une mélodie, et la musique accompagna de nouveau le brouhaha des conversations.

Autour de Richard, la surprise de l'apparition s'estompait. On lui jetait des regards obliques, mais il s'en fichait. Libéré par l'alcool, son esprit visitait le temps, remontait jusqu'au 25 juillet. Il revoyait le radieux sourire d'Alice, roulait par terre avec Antoine. Un sourire éclaira son visage.

— C'est une traîtresse! Une traîtresse, j'veus dis! Elle est partie sans moi.

Un ivrogne attablé dans un coin ruminait sa colère. Ses paroles rappelèrent à Richard la dernière conversation qu'il avait eue avec son fils. « Samuel a dit que tu vas partir sans nous... » Il secoua la tête, luttant pour retenir ses larmes.

Après avoir servi une autre tournée de pain et d'eau-de-vie à Richard, l'aubergiste avait recommencé à astiquer ses verres. Perdu dans sa tristesse, le jeune menuisier ne s'aperçut pas tout de suite qu'elle avait salué de nouveaux venus.

— Bien le bonsoir, les Viel. Comme d'habitude?

Les deux hommes et la demoiselle qui les accompagnait répondirent par l'affirmative et s'attablèrent en saluant quelques buveurs au passage. Richard remarqua la jeune femme et se demanda si c'était une prostituée. Réflexion faite, à voir son lainage et sa jupe de drap ordinaire qui couvrait à demi des bas de laine tricotée, il se ravisa. Et puis, les prostituées se promenaient généralement de table en table. Peut-être était-elle l'épouse d'un de ces hommes, venue boire une pinte en compagnie de son mari? Si c'était le cas, l'homme ignorait sa chance, pensa-t-il.

Pour chasser l'image d'Alice qui revenait le hanter, il détailla du regard les deux types. L'un d'eux était grand et costaud, l'autre plutôt frêle, un air de bouffon peint sur la figure. La jeune dame, au demeurant, était fort jolie. Des yeux noirs et brillants, de longs cheveux sombres bouclés à la manière dont Alice frisait les siens, avec des papillotes.

Elle dut sentir le voyageur la dévisager, car elle le fixa tout à coup. Il parut se rappeler qu'il était

dans un état proprement lamentable.

—Quoi? Tu veux mon portrait, l'abruti? lança-t-elle sèchement.

Sans dire un mot, Richard se retourna, penaud. Les compagnons de la jeune femme éclatèrent de rire et la félicitèrent pour son tact. Même l'organiste rigola un bon coup.

La belle, qui n'était pas naturellement vindicative, éprouva du remords. Son caractère prompt, elle le devait à ce monde d'hommes, dur et insensible, ce monde où il fallait trimer comme une bête pour mettre un peu de pain sur la table. Ce monde où les hommes pouvaient violer, et où les femmes qui ne déclaraient pas une naissance illégitime risquaient la pendaison. Mais ce pauvre diable-là, il avait l'air désespéré au point qu'elle se prit à regretter ses paroles, se demandant quelles mésaventures avaient pu le jeter dans un état pareil.

Elle laissa voguer ses pensées, partagée entre sa curiosité et sa lassitude, sans se rendre compte qu'elle fixait l'étranger à son tour. Sous la poussière qui lui gommait les cheveux, on pouvait encore deviner des mèches ondulées et blondes. Tout son corps exprimait l'abattement, et ce n'était certes pas de s'être écharpé avec un ours ou des brigands, pensa-t-elle. Les muscles lacérés de son dos paraissaient entre les déchirures de sa chemise ensanglantée. Mais malgré son aspect,

quand il posait sur elle ses yeux bleus et fiévreux, elle en ressentait du trouble.

—Qu'est-ce qui te prend, Katherine? Là, c'est toi qui es en train de faire son portrait, lança le grand maigre. Te gêne pas pour nous, va plutôt lui parler...

La jeune femme sursauta et roula des yeux furibonds.

—Oublie donc cet homme, conseilla plutôt le plus costaud d'une voix neutre. Tu as déjà connu ton lot d'idiots, tu ne trouves pas?

Ne relevant aucune des remarques de ses frères, elle fit mine de se désintéresser du voyageur, maintenant occupé à se débarbouiller le visage d'un linge humide emprunté à la cabaretière. Peu après, elle constata qu'il la lorgnait encore, subjugué comme s'il n'avait jamais vu de femme.

—Allons, Hercule, tu n'es qu'un rabat-joie. Tu vois bien qu'elle se montre intéressée! dit encore le comique.

—La ferme, je te dis! Je ne veux pas qu'un autre coureur des bois blesse notre sœur, protesta l'autre en vidant son verre de vin d'un trait. Ils arrêtent ici, font du boniment à une fille à marier, et repartent dans un canot ravitaillé aussitôt qu'on a le dos tourné. En plus, ajouta-t-il bien fort, celui-là a l'air d'une loque.

Katherine posa des yeux sévères sur son frère.

— Je sais, mais il y a bien longtemps qu'elle ne s'est intéressée à quelqu'un et... si elle ne veut pas finir vieille fille... Hé! conclut Léonard.

La jeune femme fusilla son autre frère du regard, espérant que l'homme au comptoir ne prendrait pas ces quolibets au sérieux. Certes, il avait du charme sous ses airs piteux, mais en fin de compte, mieux valait qu'il passe son chemin.

Léonard lança une autre boutade en agitant les coudes comme un volatile de basse-cour.

— Bah... tu as raison, sœur, ne te lie pas à un poltron. Qui sait, ce n'est peut-être qu'une poule mouillée de Louisbourg qui a fui les Anglais.

Choqué des propos malvenus de la grande échalote, Richard fit volte-face, mû par une espèce de ressort. Il n'entendit même pas le tabouret tomber derrière lui, car la douleur qu'il couvait depuis des jours venait de faire sauter un tonneau de poudre. Il fonça tout droit sur le fanfaron qui se trémoussa sur son banc, épouvanté. Hercule saisit le bras du voyageur juste au moment où ce dernier agrippait la chemise de Léonard.

— T'as un problème, l'étranger? demanda le colosse, sans lâcher prise.

— Je vais donner à votre ami une leçon de savoir-vivre, répliqua Richard, impatient d'écraser son poing dans le visage de l'autre qui s'agitait.

Hercule se leva et avança d'un pas, appuyant

exprès son torse massif contre celui qu'il dépassait d'une bonne tête.

— C'est de mon frère dont tu parles. Ceux qui veulent lui régler son compte passent d'abord par moi. Ou trépassent.

Richard ne se fit pas prier: d'un geste vif, il poussa à deux mains la poitrine du géant et l'envoya cogner contre une table derrière. Hercule parvint à reprendre rapidement son équilibre et, avant que le jeune menuisier n'ait eu le temps de s'attaquer à son frère, il se précipita sur lui et le jeta par terre. Il s'apprêtait à lui briser la mâchoire lorsqu'une voix de femme retentit.

— Du calme, bande de sauvages!

Katherine fulminait. Quelques murmures de déception emplirent la salle.

— Tu ne vois donc pas que mon frère blaguait, gronda Hercule, les dents serrées, se dégageant de Richard pour se relever.

— Ton frère m'a gravement insulté. Il ignore tout de Louisbourg et de ce qui s'est passé là-bas!

Son visage était orageux, et le sang avait recommencé à perler des estafilades qui lui barraient les joues et le front. Katherine tenta de le radoucir.

— Quoi qu'il ait dit, monsieur, il voulait simplement rigoler. Il est comme ça, Léonard, il ne peut pas tenir sa langue! C'est un benêt, insista-t-elle en dévisageant le fautif.

Hercule aida sa victime à se remettre sur pied. Juste à croiser le regard sensible de Katherine, Richard sentit lui monter aux yeux une rivière de larmes trop longtemps détournée. Il chancela et se laissa tomber sur un banc, tentant de retrouver son souffle et ses esprits, la tête entre ses mains tremblantes.

—Cet imbécile ne sait rien du sort de Louisbourg. Moi j’y étais, on m’a volé ma femme et mon fils... Ces salauds d’Anglais riaient quand je les ai enterrés. Ils ont pris Louisbourg et je n’ai plus rien.

La cabaretière cessa d’essuyer la chope dans ses mains, ses yeux rivés sur le visiteur, respectant le silence complet qui plana soudain. Même l’ivrogne à l’écart suspendit ses jérémiades et prêta attention. La nouvelle était parvenue aux gens de Rimouski, mais on en savait peu de choses, hormis que la chute d’une forteresse supposée imprenable, gardienne du Saint-Laurent et de ses colonies, ne présageait rien de bon. Léonard s’approcha et posa la main sur l’épaule de l’homme aux airs désemparés.

—Désolé, l’ami, je ne voulais pas ajouter à ton malheur. Moi aussi, j’ai perdu quelqu’un. Tiens, veux-tu une bière? Ma bonne Jeanne! cria Léonard, sers-lui une bière, c’est moi qui offre!

Tandis que la propriétaire s’empressait,

contente de dissiper le malaise que jette toujours le malheur d’autrui, les Viel approchèrent la table et les autres tabourets pour faire cercle autour du voyageur. Devant lui, la femme déposa à boire ainsi qu’un morceau de fromage.

Hercule fit les présentations.

—Tu connais donc Léonard. Léonard Viel. Et c’est ma sœur Katherine. Je suis Hercule... enfin, c’est ainsi qu’on m’appelle.

—Richard Lereau, enchaîna l’autre. J’ai quitté la ville le lendemain de la reddition. Le gouverneur Drucour a capitulé pour éviter le massacre. Le siège a duré sept semaines... Et ces bombardements qui n’en finissaient plus... Mille morts, des soldats et des miliciens. J’y ai perdu ma femme et mon fils la veille de la capitulation, acheva-t-il péniblement. Tous ces Rouges qui sont entrés dans la ville... à prendre ce qui faisait leur affaire, nos femmes y compris. La seule envie que j’avais, c’était de leur passer le goût du pain.

Il frappa la table de son poing, à peine gêné d’évoquer ses envies meurtrières pourtant contraires à sa nature. Mais tout ce qu’il lisait sur les premiers visages qu’il voyait depuis des jours, c’était une compassion qui lui faisait grand bien. Le cercle s’était agrandi autour de lui, on jurait contre les Anglais, on s’inquiétait du lendemain.

—Mais toi, tu es chanceux, tu as survécu, fit

remarquer Katherine.

— Je travaillais à la réparation d'un pont sur une rivière avec des ouvriers. L'enfer nous est tombé dessus quand on est rentrés le jour d'après. Alors il fallait que je parte, sinon... je lui aurais volé plus que son cheval...

Sa phrase resta en suspens, tandis qu'il prenait une longue rasade de bière.

— Le cheval de qui? demanda Hercule.

— Le cheval de Wolfe.

— T'as volé le cheval de Wolfe? Ça parle au diable! Toi, t'es mon héros, claironna Léonard.

Les comparses se mirent à rire autour de l'étranger qui reçut trois ou quatre bonnes tapes d'admiration sur les épaules. Il exprima quelques grimaces douloureuses.

— Et qu'est-ce que tu fais quand tu ne voles pas des chevaux?

— Je suis menuisier.

— Ah! C'est bien, commenta Léonard qui tentait de se racheter. Ça gagne bien sa vie un menuisier, et c'est pas mal plus sympathique qu'un barbier!

Quelques-uns rirent un peu. On préférerait fréquenter un menuisier qu'un barbier, même si parfois de pauvres bougres avaient besoin de ses services de chirurgien pour amputer un bras ou une jambe qui se gangrenait à cause d'une

infection. Passé le badinage, le souci revint.

— Beaucoup d'Acadiens pensent que les Anglo vont revenir au printemps, et qu'ils ne quitteront pas la Nouvelle-France avant de l'avoir conquise.

— Que comptes-tu faire maintenant? questionna Léonard qui s'inquiétait rarement de ce qui se passait ailleurs que dans son patelin. Ta femme, ton fils, ta maison... j'te comprends. Tu dois avoir le goût de prendre les armes et vite.

Richard ne répondit rien, mais il était tendu comme un grelin d'amarrage sur un bateau qui menace de partir avec le quai dans la tourmente. Les muscles de sa mâchoire saillaient. Il resta silencieux, et plusieurs retournèrent à leur table après l'avoir salué. Pour dérider l'atmosphère, Léonard finit par demander à son frère s'il avait remarqué la cousine de Sacha, débarquée au mois d'août, assurément l'une des plus jolies demoiselles du village voisin.

— Non! Elle est comment?

— Elle a une paire de... lui répondit Léonard en mimant la forme de deux seins avec ses mains. Hercule sourit.

— Oui, mais ses yeux? demanda le géant.

— Ah, je ne sais pas trop, mais si tu lui voyais aussi la paire de fesses!

— Elles sont belles?

—Ah, si tu voyais ça! On dirait le derrière d'une belle grosse vache de vingt écus! conclut Léonard peu soucieux d'être vulgaire.

Tout le monde se mit à rire de bon cœur, même Richard qui avait besoin de se délester de sa peine. Dix heures du soir sonnèrent sans que la cabaretière n'annonce la fermeture, mais elle demanda quand même de l'aide pour jeter dehors l'ivrogne cocu qui ronflait sous une table.

Hercule Viel offrit l'hospitalité au menuisier pour la nuit. L'attrait d'un bac d'eau et d'un vrai lit, même partagé avec Léonard, sourit au jeune homme. Ce fut volontiers qu'il accepta.



En fin de compte, la paire de bras de Richard s'était avérée bien utile chez les Viel. Ensemble, ils avaient récolté les pommes de terre pour nourrir les cochons; deux des porcs avaient été égorgés et mis à conserver dans le saloir. Ils avaient aussi achevé des travaux de réfection sur la demeure familiale; celle-ci surplombait un vallon et une rivière où ils avaient pêché la ouananiche pendant le frai d'automne.

Quelques années auparavant, le père Viel avait emprunté quatre cents livres pour acheter une terre de près de deux arpents par trente, et avoir le

droit de construire. À sa mort, assez récente, il avait laissé à ses enfants un lopin fertile qui produisait bien.

La construction de clôtures chez ses hôtes et pour quelques voisins, puis les tâches nécessaires pour survivre à la dure saison, tout cela avait ramené un peu de sérénité dans la vie du jeune homme. Il se plaisait même à aider Katherine avec la corvée de lessive, bien que de la voir étendre le linge lui remuait le cœur. L'image d'Alice flottait souvent dans le vent, un vent qui portait l'odeur marine chère à son cœur.

Au début de novembre, il avait pris congé de ses hôtes deux semaines pour aller trouver les parents d'Alice à Cacouna. Les retrouvailles avec les Lussier avaient été émouvantes, chacun avait pleuré, on avait prié le Seigneur pour la recommandation de l'âme des disparus. On avait même fait une neuvaine à plusieurs pour demander à Dieu la grâce que l'Anglais reste chez lui.

Des projets, le jeune Louisbourgeois n'en avait pas précisément, de sorte que l'escale à Rimouski était bienvenue. Mais la nuit, des rêves sanglants l'habitaient tout entier.

Pour acheter le livre et continuer la lecture,
visitez la boutique de Joey Cornu à
<www.joeycornu.com/Boutique/ecommerce/livres.php?>